

Éditions

Chemins de tr@verse

COLUCCIO SALUTATI
DE VERECUNDIA



Traduction française de
Florence Garambois-Vasquez

Édition et notes de
Laurent Baggioni



La vergogne ou l'ambiguïté d'une passion. C'est bien de cette manière que l'appréhende Coluccio Salutati lorsqu'il compose, en 1390, son traité *De verecundia*, oscillant entre vitupération de l'obscène et affirmation d'un comportement vertueux. La vergogne fut théorisée par Aristote, défendue par Cicéron et les auteurs latins, mise en valeur par les auteurs chrétiens. Son analyse est ici précédée par une réflexion sur la rhétorique, dont la pratique peut même permettre aux médecins de soigner plus efficacement leurs patients. La bonne santé comme la vertu relèvent ainsi d'un bon usage de la parole.

À l'aube de la Renaissance, la notion connaît un renouveau d'intérêt suscité par la redécouverte des textes antiques et médiévaux, et parce qu'elle constitue un moyen de repenser l'éthique civique et sociale. Salutati propose une analyse qui traite aussi bien du corps que de l'esprit, une analyse aussi érudite que passionnante.

Florence Garambois-Vasquez, MCF HDR de langue et littérature latines à l'université de Saint-Etienne, est membre du laboratoire HISOMA (UMR 5189). Spécialiste de poésie latine tardive, elle s'intéresse aux formes brèves (épigrammes et énigmes), aux questions d'intertextualité et de réception, ainsi qu'aux panégyristes latins tardifs, tel Corippe, sur lequel elle anime un séminaire.

Laurent Baggioni, professeur de littérature et civilisation italiennes à l'université Sorbonne Nouvelle est membre de l'UR 3979 LECOMO, au sein de laquelle il dirige le Centre d'études et de recherche sur la littérature italienne du Moyen Âge (CERLIM). Ses travaux portent sur l'histoire de la pensée politique italienne de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance, et sur les rapports entre écriture et histoire.



Une collection dirigée par

Béatrice Charlet-Mesdjian

DIRECTION

Béatrice **Charlet-Mesdjian**

(Pr. Néo-latin & linguistique comparée des langues romanes
Université d'Aix-Marseille, CAER, UR 854)

COMITE SCIENTIFIQUE

Jean-Louis **Charlet** (Pr. émérite Latin tardif, médiéval et humaniste, Université d'Aix-Marseille, TDMAM / Centre Paul Albert Février, UMR 7297 & CAER, UR 854) ; Colette **Collomp** (Pr. Italien médiéval, Université d'Aix-Marseille, CAER, UR 854) ; Donatella **Coppini** (Pr. Philologie médiévale et humaniste, Université de Florence) ; Jean-François **Cottier** (Pr. Latin médiéval et moderne, Université Paris Cité, IUF, Cérillac, URP 441) ; Ingrid A. R. **De Smet** (Pr. Français et néo-latin, Université de Warwick) ; Sylvie **Laigneau-Fontaine** (Pr. Latin & néo-latin, Université de Bourgogne, CPTC, UR 4178) ; Virginie **Leroux** (De. Néo-latin PSL-EPHE, SAPRAT, UR 4116) ; Stefano **Pittaluga** (Pr. Latin médiéval et humaniste, Université de Gênes) ; Raffaele **Ruggiero** (Pr. Renaissance italienne, Université d'Aix-Marseille, CAER, UR 854) ; Serge **Stolf** (Pr. émérite Renaissance italienne, Université Grenoble Alpes, LUHCIE, UR 7421).

COMITE DE REDACTION

Carine **Ferradou** (MCF de Latin de la Renaissance, AMU, CAER, UR 854) ; Dominique **Voisin** (MCF honoraire, Langue et littérature latines, Université Côte d'Azur).

COLUCCIO SALUTATI

DE VERECUNDIA

SUR LA VERGOGNE

Traduction française

Florence Garambois-Vasquez

Édition, introduction et notes

Laurent Baggioni

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

SOMMAIRE

Introduction	5
Note sur le texte	20
<i>De verecundia : Sur la vergogne</i> (texte latin et traduction française).....	23
Bibliographie	51

Introduction

De la passion des Grecs à la vertu des Latins : La vergogne comme signe intérieur du bien agir politique

Dès les premières lignes de son traité¹, Salutati remercie son correspondant de l'avoir « arraché au labyrinthe des charges publiques » et de lui avoir permis de s'adonner aux réflexions les plus douces². Dans ce remerciement initial, Salutati emploie implicitement, comme il le fait fréquemment dans sa correspondance, le *topos* de l'opposition entre *otium* et *negotium* pour souligner le peu de temps dont il dispose pour le travail intellectuel. Sans doute cette opposition fait-elle partie de la figure d'épistolier que Salutati élabore au fil de sa correspondance et répond-elle à la volonté d'instituer sa production épistolaire comme une œuvre à part entière. Au-delà de cette dimension auto-référentielle, l'opposition entre la douceur – philosophique – de la recherche de la vérité et les vicissitudes de la vie publique renvoie également à une tension constitutive de certaines œuvres classiques³. Dans celles-ci, la distinction de l'*otium* et du *negotium* ne correspond d'ailleurs pas forcément à une disjonction : l'*otium* étant aussi l'espace où se pense et se réfléchit le *negotium*.

Dans le *De verecundia*, la dimension publique de l'activité humaine au sein de la sphère civique est bel et bien présente, surtout dans la dernière partie, qui constitue le moment le plus original et le

¹ *De nobilitate legum et medicinae. De verecundia*, éd. et trad. it. Eugenio GARIN, Florence, VALLECCHI, 1947 ; *De verecundia ; Tractatus ex epistola ad Lucilium prima* ; Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, ms Strozzi 96, reproduction du manuscrit, éd. et trad. it. de Teresa DE ROBERTIS, Silvia FIASCHI, Giovanni MARTELLUCCI, Florence, Mandragora, 2010.

² Le *De verecundia* est adressée à un certain Antonio Baruffaldi, médecin à Faenza, qui fut le correspondant de Salutati, de Pier Paolo Vergerio et qui était sans doute connu de Sacchetti (cf. Salutati, *Epistolario*, éd. Franco NOVATI, vol. 3, Rome, Istituto storico italiano, 1896, p. 182-183, note 1) . Le *De verecundia*, mentionné par Salutati à Bernardo da Moglio datée de 1390 par Franco Novati (*Epistolario*, vol. 2, p. 265-270, plus précisément p. 266-267), aurait été composé la même année. Salutati, outre le *De verecundia*, écrit une autre missive à Antonio Baruffaldi, plus tardive (*Epistolario*, vol. 3, p. 182-191 ; Franco Novati propose la date de 1397).

³ C'est le cas par exemple du fameux préambule du *De oratore* de Cicéron, que l'on peut s'autoriser à citer ici, vu l'importance de ce texte dans la thèse principale du traité : *Ac fuit quidem, cum mihi quoque initium requiescendi, atque animum ad utriusque nostrum praeclara studia referendi, fore iustum et prope ab omnibus concessum arbitrarer, si infinitus forensium rerum labor, et ambitionis occupatio, decursu honorum, etiam aetatis flexu, constitisset* (I, 1).

plus appuyé, rhétoriquement, de tout le texte. Comme en filigrane, la réflexion sur les devoirs du citoyen demeure prégnante tout au long du raisonnement. Dès lors, on est en droit de penser qu'il y a là bien plus qu'une simple dramatisation de la figure de l'auteur, mais plutôt la quête, précisément réalisée grâce à la liberté que procure cet *excursus* philosophique, d'un autre point de vue sur la réalité politique. Salutati, grâce à son destinataire qu'il compare à Dédale, salue donc ce changement de point de vue mis en scène comme un parcours heuristique consistant à contempler d'en haut – en fait en examinant les *exempla* de la tradition –, les ressorts véritables sur lesquels doivent s'appuyer les décisions et les actions des hommes. Le *De verecundia* peut donc être lu comme un traité de philosophie morale doté d'une portée sociale et civique. Et même si le contexte politique contemporain reste hors du cadre, il demeure indispensable, tout comme la logique d'ensemble de l'œuvre du chancelier, pour comprendre les enjeux profonds du traité.

L'opuscule de Salutati s'inscrit dans un ensemble de textes auxquels des liens multiples confèrent une cohérence certaine. Cette cohérence ne correspond pas à une totalité systématique, où chaque élément traiterait d'aspects particuliers relevant d'un système philosophique unique et bien défini : d'abord parce que les œuvres sont toujours intégrées à une dynamique de dialogue, d'échange, d'interlocution, Salutati prenant bien soin d'insérer toutes ses œuvres théoriques dans une communication épistolaire qu'il présente comme le fruit de circonstances en partie contingentes ; ensuite parce qu'aucune architecture apparente, aucune articulation explicite ne semblent fixer les relations qu'entretiennent les œuvres entre elles, au-delà de simples renvois qui jalonnent une production étalée sur plus de trente ans. Les lettres et les traités semblent le fruit d'une unique méditation continuée, laissant apparaître des variations et parfois des contradictions, mais se déployant selon un mouvement de fond qui n'a d'autre justification que la nécessité d'explorer, de rechercher, de méditer, et de publier les résultats d'une enquête⁴. Si cohérence il y a, elle ne relève pas du système, mais d'autres paradigmes : elle est à rechercher

⁴ La pensée de Salutati a souvent laissé ses commentateurs perplexes en raison de sa grande « plasticité » (c'est l'expression choisie par Ronald Witt), surtout dans le cadre d'un débat, désormais ancien, sur la prétendue oscillation entre positions politiques pro-républicaines ou pro-impériales. En réalité, « plasticité » ne signifie pas contradiction ou incohérence. Dans le débat mentionné, il a été montré que les catégories mêmes de la pensée politique médiévale n'interdisaient pas la validité simultanée et parallèle de proclama-

dans certains thèmes récurrents qui scandent la plupart des œuvres du chancelier – comme la centralité de la conscience individuelle –, dans certaines « méthodes », étymologique, lexicologique, philologique et historique, dans un certain positionnement rhétorique, clairement du côté du *docere* et surtout du *monere*, toujours tendu vers une parénèse civique parfois acerbe. Ainsi, malgré sa brièveté et le caractère relativement restreint de son champ d’investigation, le *De verecundia* fait partie des œuvres les plus importantes du chancelier, susceptibles d’être associées à ses textes les plus ambitieux⁵.

Accorder les Grecs aux Latins : la qualification vertueuse de la vergogne

Par la structure de son raisonnement, son mouvement général, en un mot par sa *dispositio*, le *De verecundia* demeure d’une indéniable originalité. L’examen de la question centrale – la *verecundia* est-elle une vertu ? – est ainsi mis en scène comme la résolution d’une contradiction entre la tradition philosophique et patristique grecque d’une part et la tradition poétique, rhétorique et patristique latine. *Salutati* présente ainsi, l’une face à l’autre, la culture grecque et la culture latine conçues comme deux entités autonomes et cohérentes, pour mieux les réconcilier et montrer leur unité profonde. Cette mise en scène permet de tirer tous les bénéfices oratoires et argumentatifs d’une dynamique tension-résolution aboutissant, selon l’un des schémas heuristiques les

tions républicaines ou monarchiques, cf. Diego Quaglioni, « *De tyranno* : “a problematical book” », in *Coluccio Salutati e l’invenzione dell’umanesimo*, dir. Teresa DE ROBERTIS, Giuliano TANTURLI, Stefano ZAMPONI, Mandragora, Florence, 2008 p. 165-167.

5 C’est ce que confirme les éléments connus de la tradition manuscrite qui atteste que le *De verecundia* faisait partie des œuvres que *Salutati* souhaitait mettre en valeur comme ses œuvres les plus importantes. Le manuscrit utilisé pour les éditions, le Strozzii 96 de la Biblioteca Medicea Laurenziana, a été copié par Poggio Bracciolini et relu par *Salutati*. Ainsi, le *De verecundia*, lettre-traité adressée à un médecin, Antonio Baruffaldi, associée à une lettre adressée à un médecin, Antonio da Scarperia, l’*Expositio super epistolam primam Senecae ad Lucillum*, est transmis à la fois par le reg. lat. 1391 de la Biblioteca Apostolica Vaticana, qui fait partie d’une série de volumes, probablement initiée sous la direction de Coluccio et regroupant ses œuvres principales, et par le Pluteo 90 sup. 41.2 de la Biblioteca Medicea Laurenziana, qui fait partie du plus grand recueil d’œuvres de *Salutati* daté de la moitié du xv^e siècle. Dans les deux cas, le *De verecundia* est associé au *De tyranno*, grand traité politique sur la tyrannie et le tyrannicide. Cf. Berthold ULLMAN, *The Humanism of Coluccio Salutati*, Padoue, Antenore, 1963, p. 271 ; *Coluccio Salutati e l’invenzione dell’umanesimo*, cit., p. 214. Le *De verecundia* est transmis par quatre autres manuscrits : Berlin, Staatsbibliothek, Preußischer Kulturbesitz, lat. qu. 453 ; Ferrare, Biblioteca Comunale Ariostea, Cl. II 175 ; Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 78.12 ; Paris, BnF, lat. 8573. Voir Silvia FIASCHI, « *De verecundia* : un trattato in forma di epistola morale », *ibid.*, p. 159-161.

plus appréciés dans le domaine juridique, à une concordance⁶.

Cette opposition entre Grecs et Latins a de quoi surprendre : Salutati met en effet sur un même plan les philosophes grecs et les Pères de langue grecque d'un côté, et les orateurs et moralistes latins romains avec les Pères latins de l'autre, comme si l'histoire de la pensée offrait en tout et pour tout deux points de vue différents, en apparence divergents, sur la même question. Sur cette *disputatio* imaginaire pèse sans aucun doute l'idéal d'unité qui refait surface dans la Chrétienté de la fin du XIV^e siècle, à une époque où la question politique et religieuse de l'union entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident refait surface – elle conduira à l'éphémère célébration du concile de Ferrare-Florence en 1439 – et où l'Église d'Occident est elle-même en proie à un schisme⁷. À cela s'ajoute le puissant tropisme des défenseurs des *studia humanitatis* qui voient dans l'étude du grec un élément indispensable du renouveau intellectuel qu'ils promeuvent⁸. Dans cette effervescence politique et intellectuelle, solliciter les *auctoritates* du monde grec en prenant soin de circonscrire la tradition qu'elles incarnent constitue une opération résolument novatrice. Malgré cet élan, l'attrait pour le grec ne signifie pas qu'on doive renoncer à exalter la profondeur, l'achèvement et pour tout dire la supériorité d'une culture identifiée comme étant la tradition « latine ».

En réalité, pour comprendre la fonction de cette controverse et de cette conciliation entre auteurs grecs et latins, il convient de faire

6 On peut penser, dans le domaine du droit, à la *Concordia discordantium canonum* (ou *Decretum*) composé par Gratien au milieu du XII^e siècle. Le droit a eu une grande importance dans la formation intellectuelle de Salutati, notaire de profession. L'une de ses plus grandes œuvres est une défense du droit contre la médecine, le *De nobilitate legum et medicinae* (1399).

7 S'agissant d'une question politique importante pour la commune de Florence, Salutati composera une série d'épîtres d'une grande portée morale et politique. Cf. Patrick GILLI, « Coluccio Salutati, chancelier de Florence, et la France », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 55, 3, 1993, p. 479-501 ; VOCI, Anna Maria, « Alle origini del Grande Scisma d'Occidente: Coluccio Salutati difende l'elezione di Urbano VI », *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano*, 99/2, 1994, p. 297-339 ; Daniela DE ROSA, « Coluccio Salutati e il Grande Scisma d'Occidente », in *Le radici umanistiche dell'Europa. Coluccio Salutati cancelliere e politico, atti del convegno internazionale delle celebrazioni del VI centenario della morte di Coluccio Salutati, Firenze-Prato, 9-12 dicembre 2008*, éd. Roberto CARDINI et Paolo VITI, Florence, Polistampa, 2012, p. 197-237.

8 Dans le sillage de Boccace, qui avait conduit Léonce Pilate à Florence pour y enseigner le grec à l'université (cf. Pier Giorgio RICCI, « La prima cattedra di greco a Firenze », *Rinascimento*, 3, 1952, p. 159-165), Salutati permet à Manuel Chrysoloras d'obtenir la chaire de grec à Florence. Cf. Sebastiano GENTILE, David SPERANZI, « Coluccio Salutati e Manuele Crisolora », *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'umanesimo, atti del convegno internazionale di studi, Firenze, 29-31 ottobre 2008*, dir. Concetta BIANCA, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2010, p. 3-48.

intervenir certains éléments « hors cadre ». Le premier est le dialogue implicite qui s'instaure, dans le *De verecundia*, avec un texte d'une grande importance, la question 144 de la *Secunda Secundae* de la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. Le second correspond à la portée politique de cette réflexion morale, portée politique qu'on doit éclairer par les évolutions de la commune florentine au début des années 1390. Pour ce qui est du premier, il faut dire d'emblée que Salutati ne mentionne pas le traitement de la *verecundia* par Thomas. Or de toute évidence, il s'agit de la source la plus importante du chancelier⁹, la question 144 de la *Secunda Secundae* étant un véritable traité sur la *verecundia*. Thomas traite successivement, dans quatre articles distincts, les quatre problèmes suivants : la vergogne est-elle une vertu ? (*utrum verecundia sit virtus*) ; au sujet de quoi apparaît la vergogne ? (*de quibus sit verecundia*) ; quelles sont les personnes qui font qu'un homme éprouve de la vergogne ? (*a quibus homo verecundatus*) ; qui sont les personnes sujettes à la vergogne ? (*quorum sit verecundari*). Dans ces pages, le docteur angélique s'appuie sur le livre II et le livre IV de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote¹⁰, lesquelles transmettent une doctrine très claire de l'*aidôs* : celle-ci n'est pas et ne peut pas être une vertu, il s'agit certes d'une passion louable¹¹ mais qui n'affecte pas l'homme vertueux. Pour Thomas, la *verecundia* (identifiée à l'*aidôs* aristotélicienne) est une porte d'accès à la tempérance, vertu essentielle, mais ne peut en aucun cas lui être assimilée.

Salutati puise largement dans l'argumentation de Thomas, y compris dans le fonds de citations qui forment la trame des *auctoritates* convoquées : Aristote, on l'a vu, mais aussi Jean Damascène et

9 Ce point a déjà été souligné par Eugenio Garin, dans l'appareil critique de son édition du *De verecundia* (Coluccio Salutati, *De nobilitate legum et medicinae. De verecundia*, éd. et trad. it. Eugenio GARIN, Florence, Vallecchi, 1947) et par Ronald G. WITT, dans sa biographie du chancelier, *Hercules at the Crossroads. The Life, Works and Thought of Coluccio Salutati*, Durham (NC), Duke University Press, 1983, p. 297-298. Aucun de ces deux grands spécialistes de Salutati ne s'est intéressé à la distance théorique qui sépare Salutati de sa source principale.

10 En II, vii (1108a 32), Aristote affirme qu'il existe une « juste mesure » (*mesotês*) y compris dans les affections. Ainsi, si l'*aidôs* (que Thomas désigne comme *Verecundia* et que Jacques Tricot traduit par « réserve », *Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1994, p. 111, ou par « modestie », p. 210), n'est pas une vertu (*aretê*), « pourtant on loue (*epaineitai*) aussi l'homme réservé (*aidoumenos*) ». En IV, xv (1128a 1-35), l'*aidôs* est assimilée à une crainte (*phobos*) et à la honte (*aischunê*), or on loue les jeunes gens pour leur *aidôs* mais on ne loue pas les plus âgés pour leur *aischunê*. L'*aidôs* n'est pas une vertu mais plutôt une affection (*pathos*) que l'on peut rapprocher de la tempérance (*enkrateia*) qui n'est pourtant pas une affection mais une disposition (*hexis*), cf. VII, 1-10 (1163b-1168a).

11 « Laudabilis passio » (*Summa theologiae*, q. 144, a. 1).

Grégoire de Nysse. En revanche, sans démentir ni réfuter explicitement sa source principale, notre auteur imprime une tout autre direction à son traité, celle d'une réhabilitation de la *verecundia* comme vertu sociale, nécessaire à la communauté politique. À ce titre, la dramatisation des différences d'appréciation entre Grecs et Latins donne à son destinataire tous les moyens d'une lecture critique de Thomas. En plusieurs points du traité, Salutati fait état d'une lecture directe du texte d'Aristote (dans sa traduction latine toutefois¹², à la différence de son disciple Leonardo Bruni, qui retraduirait du grec en latin l'Éthique à Nicomaque et la *Politique*). Du point de vue de la méthode, la critique n'est jamais ouverte mais c'est néanmoins un usage sans discrimination des *auctoritates* grecques et latines, une argumentation qui confond les deux traditions sans interroger les sensibilités différentes propres aux deux langues, qui est ici implicitement désavouée. Sur le fond, la *verecundia* est élevée au rang de vertu politique, dans le sillage de Macrobe¹³, avec l'appui de Cicéron, Sénèque, Valère-Maxime et Ambroise de Milan.

Cette valorisation de la *verecundia*, à l'encontre du traitement qu'en propose l'une des plus grandes autorités théologiques de tous les temps, s'éclaire sans doute par le caractère laïc et « civique » de l'engagement intellectuel de Salutati, tourné vers la *vita activa*¹⁴. Salutati va beaucoup également plus loin que Dante qui reconnaît pourtant à la *verecundia*, dans le sillage d'Aristote, le statut de passion louable mais non de vertu¹⁵. On peut certainement y voir la marque d'enjeux politiques contemporains. Depuis le début des années 1380 en effet, le régime florentin évolue vers une forme oligarchique qui se consolide sur une mise en échec des institutions populaires du « gouvernement des arts mineurs » qui s'était mis en place après l'échec de la révolte

12 Cf. fol. 23v : Vnde et quae Philosophus inquit : 'si enim sunt haec quidem secundum ueritatem turpia, haec autem secundum opinionem nichil differt, neutra enim operanda' (éd. ZAMONI-TANTURLI, p. 164). Le passage est cité dans la traduction latine de Robert Grosseteste (*Éthique à Nicomaque* IV, XVI, cf. *Aristoteles latinus, Ethica Nicomachea*, éd. René-Antoine GAUTHIER, 3e fascicule, Leiden, Brill, et Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1972, p. 225) qui constituait le texte de référence à l'époque de Salutati.

13 Macrobe, *Commentaire au Songe de Scipion*, texte établi, traduit et commenté par Mireille ARMISEN-MARCHETTI, Paris, Les Belles Lettres, 2013, t. I, I 8 7, p. 15. Macrobe suit ici la classification des vertus données par Plotin (*Ennéades* I, 2).

14 Sur ce sujet, voir les travaux d'Eugenio Garin mentionnés en bibliographie et notamment « I trattati morali di Coluccio Salutati », *Atti e memorie dell'Accademia Fiorentina di Scienze Morali 'La Colombaria'*, n.s. 1, 1943-1946, p. 55-88.

15 « [...] la qual vergogna non è virtù, ma certa passione buona » (*Convivio* IV, XIX, 8).

des ouvriers de la laine en 1378¹⁶. Salutati, chancelier de la commune et grand défenseur de la politique étrangère anti-milanaise menée par le nouveau régime, a placé toute son ardeur polémique dans la défense des valeurs civiques issues de la tradition communale. Sa correspondance et ses traités témoignent d'une parénèse civique qui exige un dévouement total du citoyen à sa cité, adossée à la pratique des vertus où s'opère la jonction entre la lecture des moralistes et des orateurs anciens et de la tradition chrétienne.

La vergogne et l'édifice social

Salutati se dresse ainsi en prédicateur laïc d'une république idéale, Cicéron chrétien dont l'ambition est de promouvoir, par le perfectionnement moral de ses concitoyens, un retour à la grandeur des anciens Romains. Or dans cet élan vers la résurgence d'une puissance lointaine, qui s'enracine dans l'histoire de la cité¹⁷, Salutati se montre sensible à certains aspects qui déterminent l'originalité et la nouveauté de sa pensée politique : dans un environnement politique où les plus puissants dominent, il est plus que jamais nécessaire de défendre toutes les limitations de l'arbitraire du pouvoir transmises par la tradition éthico-juridique. Dans cette tradition, où l'on peut percevoir les contours d'une conception pré-moderne de la justice¹⁸, le droit garantit la soumission volontaire du pouvoir aux lois, et dans le même mouvement, la sacralité du droit et la nécessité absolue du respect de l'autorité. Sur ce fondement et à travers ce crible, il devient possible de réactiver certaines vertus, repérables dans les grandes œuvres du passé, pour en faire les points de repère essentiels

¹⁶ L'ensemble de l'historiographie récente s'accorde sur la caractérisation de cette évolution. Voir la synthèse de John NAJEMY, *A History of Florence, 1200-1575*, Malden, Blackwell, 2008.

¹⁷ C'est un trait ancien et constant de l'histoire politique italienne. Cf. Caroline CALLARD, Élisabeth CROUZET-PAVAN et Alain TALLON (dir.), *La politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014. La période considérée est souvent désignée comme une période de crise des valeurs communales, elle est indubitablement marquée par la longue durée d'une « expérience communale » au sens plein et fort où l'emploi par exemple Patrick BOUCHERON, cf. *Conjurer la peur. Sienne, 1338. Essai sur la force politique des images*, Paris, Seuil, 2013.

¹⁸ La tradition juridique pense ainsi l'autonomie des communes à partir d'une différenciation entre les *civitates superiorem recognoscentes* et les *civitates sibi principes*. Le théoricien le plus important de cette identification de la *civitas* au *princeps* du droit romain est Bartolo da Sassoferrato. Cf. *Politica e diritto nel Trecento italiano: il De tyranno di Bartolo da Sassoferrato (1314-1357)*, con l'edizione critica dei trattati *De Guelphis et Gebellinis, De regimine civitatis et De tyranno*, Florence, éd. Diego Quaglioni, Olschki, 1983.

d'une vie politique vertueuse, c'est-à-dire nourrie par une pratique du pouvoir qui observe constamment les limites que la morale et le droit (les deux instances étant conçues en continuité l'une avec l'autre) lui imposent¹⁹, et soutenue par l'obéissance inconditionnelle de ceux qui lui sont soumis.

La *verecundia* apparaît ici comme une pièce maîtresse de cette représentation de l'ordre politique, comme la vertu cardinale de la cité : une exigence d'auto-limitation, d'auto-censure, d'auto-restriction du citoyen imposée par un examen consciencieux de son statut dans la société. La *verecundia* seule peut permettre de faire en sorte que chacun reste à sa place, que les serviteurs respectent les maîtres et que les maîtres n'abusent pas de leur pouvoir. Considérée de ce point de vue, la critique dissimulée de Thomas d'Aquin trouve sa justification : en reconstituant une doctrine de la *verecundia*, sous une autre forme qu'une *quaestio* scolastique, mais sous les habits de celle, plus littéraire et mondaine, de la lettre d'inspiration pétrarquienne, Salutati s'efforce de remettre la « vergogne » au goût du jour. Cette tentative s'insère dans une tentative plus large de fournir les fondements moraux d'un fonctionnement politique en voie de consolidation, les bases du nouvel État florentin telles que le chancelier de la commune les concevaient²⁰. Le *De verecundia* nous invite donc à réfléchir, du fait des enjeux politiques qui le sous-tendent, à la façon dont ces enjeux travaillent l'œuvre et s'y manifestent²¹.

¹⁹ C'est la thèse défendue dans mon ouvrage, *La Forteresse de la raison : lectures de l'humanisme politique florentin d'après l'œuvre de Coluccio Salutati*, Genève, Droz, 2015.

²⁰ La dynamique de l'évolution de l'État florentin est à la fois politique (oligarchique) et territoriale, les deux axes étant liés : cf. *Florentine Tuscany: structures and practices of power*, dir. William J. CONNELL et Andrea ZORZI, Cambridge (GB), Cambridge university press, 2000. *Florence et la Toscane: XIVe-XIXe siècles : les dynamiques d'un État italien*, dir. Jean BOUTIER, Sandro LANDI, et Olivier ROUCHON, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004. *Alle origini della Toscana moderna: Firenze e gli statuti comunità soggette tra XIV^e e XV^e secolo*, Florence, Olschki, 2007 (Biblioteca storica toscana, 54).

²¹ Nous sommes ici dans un cadre proche d'une histoire politique des émotions, cf. Damien BOUQUET, « La vergogne historique : éthique d'une émotion sociale », dossier *Histoire de la vergogne, Rives méditerranéennes*, 31, 2008 ; Damien BOUQUET et Piroksa NAGY (dir.), *Politiques des émotions au Moyen Âge*, Florence, Sismel, Edizioni del Galluzzo, 2010 (plus précisément l'article de Bénédicte SÈRE, « Le roi peut-il avoir honte ? Quelques réflexions à partir des chroniques du temps de Philippe-Auguste », p. 49-74 ; Bénédicte SÈRE et Jörg WETTLAUER (dir.), *Shame between Punishment and Penance. The Social Usages of Shame in the Middle Ages and Early Modern Times*, Florence, Sismel, Edizioni del Galluzzo, 2013. Plus exactement, la perspective que nous impose l'œuvre de Salutati est plutôt celle d'une histoire des émotions politiques où la question centrale est de savoir quelles sont les émotions convoquées, exaltées ou condamnées pour consolider ou au contraire remettre en cause une organisation politique. En ce sens, elle se rapproche davantage, mais dans un sens plus politique que théologique et religieux, des travaux de Carla CASAGRANDE et Silvana VECCHIO, *Passioni dell'anima. Teorie e usi degli affetti nella cultura medievale*, Florence, Sismel, Edizioni del Galluzzo, 2015 (voir l'article consacré à la honte dans la théologie médiévale, « la vergogna tra passioni e virtù », *ibid.*, p. 263-281).

La résolution de la divergence entre Latins et Grecs passe par différentes distinctions. La principale correspond à la différence entre la *verecundia* comme émotion et la *verecundia* comme vertu. Selon Salutati, les Grecs se sont surtout attachés à souligner le caractère passionnel de la honte : en effet, chez Aristote, Jean Damascène ou Grégoire de Nysse, la honte est une passion (thèse reprise, comme on l’a vu, par Thomas d’Aquin). Or non seulement Salutati affirme le caractère vertueux de la *verecundia*, quand elle reflète une manière d’être (Salutati utilise le terme thomasien d’*habitus*, traduisant le grec *hexis*) issue d’une pratique répétée et contrôlée, mais il fait de la *verecundia* une vertu maîtresse, souveraine, dans la mesure où elle est liée à l’exercice de toutes les autres : « Celle-ci n’éloigne pas un seul vice [...] mais fuit et évite toute forme de vice. Cette manière d’être louable, si je ne me trompe, et si nous voulons voir correctement les choses, a la capacité d’entrer en relation avec toute autre forme de vertu » (5, 72). En effet, en tant que principe de retenue, d’abstinence, de frein, la *verecundia* est précisément ce qui nous empêche de basculer dans le vice.

Cette qualification vertueuse de la *verecundia* constitue la pierre de touche d’une vaste exemplification civique et politique. Car chez Salutati, le vice ou les vices écartés par cette vertu ont peu de choses à voir avec la religion ou les sacrements, ils concernent avant tout la vie collective de la société politique : la société terrestre. D’ailleurs, la question topique du rapport entre rhétorique et médecine²², qui introduit le traité, définit d’emblée les limites du propos : la parole d’un côté et les corps de l’autre renvoient en effet tous deux au monde terrestre de la vie sociale, des activités humaines, la sphère de la *vita activa* qui ne laisse pas entrevoir, ou peu, ses relations avec le monde religieux. Par la suite, la plupart des exemples convoqués appartiennent à la vie collective, déployée au miroir de la Rome antique et de ses valeurs. Ils sont introduits par ce qu’on peut considérer comme le *climax* du traité, où une fois la *concordantia* advenue, Salutati donne toute son importance à la *verecundia* comme vertu au moyen d’une anaphore extrêmement significative :

22 Salutati connaissait les *Invectivae in medicum* de Pétrarque, qu’il cite dès 1374 dans l’une de ses lettres, et qu’il juge supérieures aux *Verrines*, aux *Philippiques* et aux *Catilinaires*, cf. lettre à Roberto Guidi, comte de Battifolle (16 août 1374), *Epistolario*, éd. Franco NOVATI, vol. 1, Istituto storico italiano, Rome, 1891, p. 180.